



VINCENT RÉMONT

# L'EFFET MIROIR

THRILLER

Vincent Rémont

L'Effet miroir

© Vincent Rémont, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4531-6

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# **1<sup>ère</sup> PARTIE**

J'avais enfin déniché la pièce manquante. C'en était fini des journées complètes à me ronger les ongles et fumer des cigarettes devant mon écran d'ordinateur. Je n'ai jamais cru en aucune divinité mais j'avais ressenti cette découverte comme un signe venu d'ailleurs. Moi qui connaissais pourtant ce quartier d'Orléans, je n'y avais jamais remarqué la présence d'un antiquaire. Plutôt normal pour quelqu'un trouvant inutile d'acheter de vieux machins dont les fonctions principales étaient réduites à servir de décoration et drainer la poussière. Mais là, la façade vieillie aux vitres fumées par la crasse de cette boutique, son enseigne en bois d'une autre époque, m'avaient tout de suite sauté à la figure. J'avais arpenté la rue de la République des milliers de fois, deux jours avant encore. J'avais tourné la tête vers cette ruelle perpendiculaire pour traverser tout autant de fois sans jamais être interpellé. Je m'y étais donc engagé, l'esprit aiguisé par la curiosité.

Le silence faisait place au tumulte du centre-ville au fur et à mesure que j'approchais de la boutique, ce qui lui donnait une dimension particulière. Elle coupait le décor, contrastait avec les immeubles voisins en pierres blanches sculptées, comme une cicatrice sur le visage. Sa façade était habillée de vieilles lattes en bois que les années avaient décolorées, je me demandais même comment elles pouvaient encore tenir. Les pavés dégageaient cette odeur bien caractéristique du passage de la pluie. L'orage venait de frapper, d'épais nuages gris persistaient encore et assombrissaient un peu plus la vitrine hostile. Mais elle était là, bien visible au milieu d'innombrables objets quelconques, une machine à écrire Underwood noire et scintillante. Imposante et mystérieuse, certainement à l'origine de nombreux ouvrages. C'était une aubaine pour un écrivain comme moi en panne d'inspiration, bloqué sur une page blanche numérique effaçable en un clic. C'était peut-être ce qu'il me manquait, le bruit des barres à caractères qui se déplacent et viennent frapper la feuille de papier ; une écriture authentique, sans corrections automatiques ; des mots figés, moi qui tuais chacune de mes phrases en les reprenant sans cesse.

Sans même en connaître le prix, je savais d'avance que j'allais l'acheter. J'entendais déjà ma femme Émilie m'inonder de reproches et de remarques blessantes. « Tu n'as pas autre chose à faire plutôt que de ramener des conneries à la maison ? Tu ferais mieux de chercher du boulot et laisser tes rêves de côté.

Si tu étais fait pour être écrivain, ça se saurait déjà. » Étais-je capable de la convaincre que cet achat allait changer notre vie ? Certes, je n'avais plus de travail et notre train de vie avait nettement diminué, mais il fallait le considérer comme un investissement. Avec une telle machine, je ne pouvais écrire que de belles choses, c'était un accès direct vers une publication, mon laissez-passer. J'en étais persuadé.

Trois cents euros, un cinquième de mon allocation-chômage, de quoi faire pâlir ma femme, ou la faire rougir de colère, elle qui ne jurait que par les vêtements de marque. L'antiquaire, qui semblait être aussi âgé que sa boutique, m'avait dit qu'elle datait des années 1930, son ancien propriétaire l'avait entièrement restaurée. Un héritage familial. Bien qu'en état de marche, je ne devais pas l'utiliser, le vieil homme aux lunettes épaisses et rondes m'avait mis en garde sur ce point. Il avait été solennel, presque inquiétant, peut-être essayait-il de justifier son prix exorbitant ? Cette machine-là avait une histoire. Toutes les personnes qui s'étaient aventurées à écrire avec avaient fini par perdre la raison. Était-il obligé d'inventer une telle légende pour attiser mon envie de la posséder ? Bien sûr que non. Je l'avais voulue à l'instant où je l'avais vue, c'était impossible à expliquer. Quant à renoncer ou même réfléchir, c'était trop tard, les années n'avaient en rien apaisé ma ténacité.

Et maintenant l'Underwood était devant moi. J'effleurai les touches non sans un léger frisson. Cet objet en jetait pas mal, même sur un bureau en bois compressé imitation chêne, dans la pièce de travail où je m'enfermais tous les matins pour écrire mon premier roman. J'avais lu dans un manuel qu'il était préférable de composer la porte fermée. J'avais essayé, l'inverse aussi, mais mon esprit restait vide, l'inspiration aux abonnés absents. Je pouvais aborder l'exercice de toutes les manières possibles, rien n'y faisait. Je pensais que cet achat compulsif allait changer le cours des choses, en quelque sorte. C'était symbolique. Je me disais que peut-être un grand écrivain avait fait ses armes dessus, avant de devenir fou.

J'écrasai ma cigarette dans le cendrier surchargé de mégots. Je fixai mon ordinateur portable comme l'on fixe une vieille paire de baskets que l'on hésite à jeter, puis mon Underwood. Elle me défiait. Je sortis un paquet de feuilles blanches de l'imprimante et en glissai une dans la machine à écrire. À cet instant, j'étais loin d'imaginer ce qui allait se produire.

# 1

De la rage dans son regard, de la stupeur dans le mien. Je me réveillai avec pour première vision une femme en nuisette, bâillonnée et ligotée à une chaise en bois. À en juger les lieux, les murs en pierre, le sol terreux et l'air humide, je me trouvais dans une cave. Rien à voir avec mon bureau. Tout vacillait autour de moi. Je fermai les yeux, incapable de comprendre ce qui m'arrivait. J'eus le souvenir d'avoir glissé une feuille dans mon nouveau jouet, en espérant un miracle. Mais, comme avec mon ordinateur, rien ne s'était produit. Aucune idée neuve. Alors j'avais écrit ce qui me passait par la tête, tout et n'importe quoi. Mes doigts s'étaient emballés, j'en avais perdu le contrôle. Mon cerveau s'était mis à bourdonner, puis le trou noir.

Mes jambes cotonneuses peinèrent à me relever. Je ne connaissais pas cette femme, j'en avais l'intime conviction. Je mis quelques minutes à réaliser que je ne rêvais pas et mon cœur s'affola. L'angoisse aspirait tout l'air de la pièce. Je me concentrai. Je devais réagir, tout au moins essayer. Quelles options s'offraient à moi ? Fuir, sortir de cette pièce en courant sans me retourner ? Rester et comprendre ? Je ne savais pas où je me trouvais et je ne pouvais pas laisser cette inconnue attachée sans m'en soucier. La secourir était donc la meilleure solution. Je me précipitai vers elle, essayant de la rassurer.

— Ne vous inquiétez pas, je ne vous veux aucun mal. Je vais vous détacher.

La femme s'agita. Quand je lui ôtai le scotch qu'elle avait sur la bouche, elle hurla :

— Tu l'as tué ! T'es qu'un... Tu l'as tué !

*Tu l'as tué !* Ces paroles me déboussolèrent. Les murs se resserrèrent sur moi comme dans un cauchemar. Je frôlai la crise d'angoisse. La prisonnière sanglotait, les yeux dans le vide. Une longue mèche brune lui barrait le visage. Je tendis la main pour la lui retirer.

— Ne me touche pas ! Et détache-moi ! Je vais prévenir les flics, t'es dans la

merde mon pauvre gars !

Je reculai d'un pas, analysant son regard, sa détermination. Elle me fixait avec une telle répugnance. Étais-je vraiment à l'origine de tout ça ? Cette femme et ses accusations. *Tu l'as tué*. De qui parlait-elle ? Je nageais en plein délire, et elle aussi.

— Écoutez, je vous...

— Arrête de me vouvoyer et détache-moi !

— Mais qui êtes-vous ?

— T'es devenu complètement cinglé ? À quoi tu joues là ?

Je la regardai, impuissant. Malgré sa rage, je pus discerner les traits réguliers de son visage fin, ses yeux noisette au coin desquels de légères rides apparaissaient. Elle était plus âgée que moi, ça ne faisait aucun doute. Je cherchai un sens à tout ça dans chaque recoin de mon cerveau. La schizophrénie m'avait-elle envahi ? J'attrapai mes cheveux et les tirai, dans l'espoir d'extirper la vérité de ma tête. Un détail me choqua. Je baissai les yeux et réalisai avec effroi que je portais des mocassins marron avec un pantalon en lin. J'avais troqué mon tee-shirt Superman contre un polo Ralph Lauren bleu marine à fines lignes roses. J'avais les mains et les bras anormalement poilus. Cette invraisemblable vision m'acheva, un coup de poing en plein thorax m'aurait moins esquinaté. Le peu d'énergie qu'il me restait s'évapora. La cave se mit à tanguer, j'avais besoin d'air.

Je me dirigeai vers les escaliers comme un zombi, l'esprit en vrac. J'en oubliai même cette femme qui me sommait toujours de la détacher en hurlant. J'étais incapable de dire si nous étions ennemis ou alliés. Si je la libérais, me sauterait-elle à la gorge ? Qu'en savais-je ? C'en était trop pour moi. Je ne voulais qu'une chose : sortir de cette situation.

J'ouvris la porte sur une cuisine rustique. Un bar la séparait d'un grand salon du même style. Aucune trace de mon bureau, ma bibliothèque. Non, je ne m'étais pas assoupi dans mon canapé en tissu. Je touchai les meubles bien réels, une odeur de bois ciré flottait dans l'air. À travers la fenêtre, d'immenses arbres encerclaient le terrain au bout duquel se trouvait un étang. Une maison en pleine

forêt ? Où était mon jardin ? Je sortis en courant et avalai l'oxygène à grosses goulées ce qui ne fit qu'accélérer mes palpitations. Derrière moi, un chalet en bois très clair. Son immense toiture écrasait les murs latéraux et formait un auvent en façade soutenu par des poutres métalliques. Les deux grandes fenêtres triangulaires à l'étage devaient offrir une agréable vue. Une construction plutôt moderne comparée à la décoration intérieure. Une Mégane noire et une Porsche Cayenne blanche stationnaient dans l'allée. Le rouleau compresseur entama son deuxième passage dans ma tête. Étais-je devenu amnésique ? Ma femme Émilie, ma nouvelle machine, ma pièce de travail, avais-je tout rêvé ? L'Underwood. Les paroles du vieil antiquaire au costume à carreaux me revinrent en mémoire. Tout ça, je n'avais pas pu l'imaginer, ni cet homme bizarre et son inquiétante légende. J'avais besoin d'un remontant, d'une cigarette, ou d'une douche glacée.

Je retournai dans le salon, fébrile. Je l'explorai brièvement et n'y trouvai rien à fumer. J'entrepris une fouille dans le bar et y découvris un bel assortiment de whiskys, de quoi me ressaisir. J'attrapai la bouteille la plus proche et bus une longue gorgée qui me brûla l'œsophage. Je me laissai tomber dans un gros fauteuil en cuir, la bouteille à la main. Je pris une nouvelle rasade. La chaleur de l'alcool, presque rassurante, m'emplit le corps. Je scrutai les lieux, tentant de me persuader que j'étais peut-être chez moi, dans un fauteuil luxueux, à boire à la bouteille un whisky hors de prix. Je délirais complètement. Je ne reconnaissais rien du mobilier, des tableaux ou des objets de décoration. J'étais complètement hermétique à la peinture et ses différents courants artistiques, je ne m'imaginai donc pas acheter une de ces toiles. Un miroir gigantesque, qu'on ne voit que dans les châteaux, trônait au fond de la pièce, à côté de la cheminée. Mes yeux se braquèrent sur mes bras velus, ma tenue. Je me levai. Mon rythme cardiaque s'accélérait à mesure que j'approchais de la glace. Je bus abondamment, les yeux fermés. J'allais affronter mon image, dans un mélange d'excitation et de peur, comme si l'on allait m'enlever les bandages après une opération.

Le choc. La bouteille me glissa des mains et se fracassa sur le parquet. Je palpai mon visage, les yeux exorbités. Les cheveux longs en arrière, les joues creuses, le nez légèrement plié et le front ridé, rien de tout ça ne m'appartenait. Mes jambes se mirent à trembler. Ma respiration, devenue irrégulière et laborieuse, me fit vaciller. Le sol se déroba quand je pris réellement conscience du reflet que ce foutu miroir me renvoyait.

## 2

— Bonne journée, Madame.

— Merci, au revoir.

Magali revint vers Émilie qui était accoudée derrière le comptoir, l'esprit ailleurs et le regard triste. Elle était spectatrice du désarroi de sa collègue et amie, elle l'observait impuissante tout en gardant une certaine distance, comme si ses problèmes de couple pouvaient déborder et inonder sa propre vie amoureuse. Elle commençait tout de même à ne plus supporter de la voir dans un tel état. Elle rompit le silence :

— Qu'est-ce qu'elle était chiante celle-ci !

Émilie ne réagit qu'à moitié.

— Ah, oui...

— Ma pauvre chérie, tu me fais de la peine.

— Ça va aller, ne t'inquiète pas pour moi.

Émilie se mit à jouer avec son bracelet. Ses yeux vinrent se poser sur son alliance, l'anneau du bonheur – une expression de Xavier –, l'unique objet qui lui donnait encore l'impression d'être mariée. Un simple regard vers cette bague en or blanc sertie de diamants lui suffisait autrefois à lui redonner le sourire, elle lui reflétait l'idée qu'elle se faisait du bonheur. Le mariage, une maison, avoir des enfants. Elle s'y sentait prête, jusqu'au moment où Xavier eut en tête d'arrêter de travailler. Elle s'était toujours dit que ce serait provisoire, que cette lubie lui passerait et qu'il finirait par reprendre une activité salariée. Maintenant, son enthousiasme, son corps, son désir s'étaient arrêtés de fonctionner. Une panne sèche. Elle se retrouvait sur le bas-côté, personne pour l'aider, et son mari sur une autre route. Elle sentit les larmes monter. Magali la prit par les épaules.

— Si tu as besoin de quelques jours de repos, pour changer d'air, tu peux.